

aux désirs de Blancon et lui présenta ses deux fugitives. Berthe et Philomène, d'abord intimidées, furent heureuses d'apprendre la tournure des événements. Elles dirent qu'elles n'avaient point de nouvelles de Marianne depuis qu'elle s'était réfugiée auprès de Louise Labbé, et, cédant aux sollicitations, aux prières du jeune capitaine, consentirent à se rendre auprès du baron et à lui donner les soins de filles tendres et dévouées.

Pendant que Blancon, tout à son chef et ami, se rendait chez le riche cordier, avide de savoir où étaient Louise et Marianne ; pendant que son cœur ému le précipitait vers les vastes jardins que bornaient les prairies de Bellecour, Clémence, Berthe et Philomène se rendirent auprès du malade et, sous la direction du vieux chanoine de Varennes s'installèrent, zélées et attentives, à son chevet.

Beaumont n'avait pas encore repris connaissance. Un groupe d'officiers l'entourait. Dès qu'ils eurent vu à quelles douces mains il était désormais confié, ils se retirèrent sans bruit, les nouvelles qu'on venait de recevoir du dehors attirant aussi leur attention et sollicitant leur vigilance.

La lune s'était levée dans tout l'éclat de sa pure et douce magnificence ; du haut de la voûte bleue, elle jetait sur la ville des rayons d'argent qui resplendissaient presque à l'égal des feux du jour. Leur limpide lumière, pénétrant à travers les vitres d'un hôtel, éclaira bientôt trois jeunes filles admirablement groupées au pied d'un lit qu'elles couvraient de leurs regards. On eût dit trois anges veillant auprès de la couche d'un mourant ; on eût dit que de chaque phalange du ciel s'était détaché